

Mémoire de poisson rouge

Véronique Bessens

Numéro 4, été 2004

Jean-Marc Fréchette

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bessens, V. (2004). Mémoire de poisson rouge. *Contre-jour*, (4), 45-51.

Mémoire de poisson rouge

Véronique Bessens

*

Le facteur a cette manie insupportable de i) venir au moment le plus inopportun, ii) poser des questions indiscrètes, voire déplacées, sur la vie personnelle des clients et iii) faire des commentaires sur l'aspect général et l'origine de la correspondance (surtout dans le cas des colis), tout en se livrant à des commérages sur les diverses activités des voisins et du quartier.

- Alors, on ne le voit plus beaucoup, Monsieur Blanchot, il nous fait un tour du monde ?
- C'est cela, oui. Un voyage.

Elle claque la porte. Lui qui sait tout, est toujours au courant, lit peut-être même le courrier, comment aurait-il pu oublier les faire-part, les lettres de condoléances, les chèques d'assurance ? On ne peut pas oublier les gens comme ça, ce n'est pas possible. Ceux qui oublient ne valent pas mieux que les poissons qui se déplacent en bancs derrière des rideaux de bulles muettes, les petits poissons jetables qui finissent dans les conduites d'égout du cabinet. Animal exploitable qui ne sentirait rien, nous dit-on, et ne saurait rien non plus, puisque sa mémoire fonctionne par cycles de sept secondes. Amnésie passagère, puis le monde recommence à nouveau, renaît avec le clignement d'un œil globuleux, neuf et étranger. Quelques secondes de mémoire consciente, le temps de faire un

tour d'aquarium. La mémoire liquide. Toujours renouvelée, jamais usée, même si l'eau devient trouble (sept secondes de mémoire, est-ce suffisant pour souffrir?).

Quand l'expert en sinistres a sonné à la porte, Madame Blanchot avait d'abord cru qu'il s'agissait du facteur. Elle était allée répondre comme elle le faisait tous les jours, avec nonchalance. L'homme n'avait pas la tête de l'emploi, il était jeune et se donnait des airs de vendeur d'aspirateurs, avec son costume gris et son imperméable plié soigneusement sur le bras. Il lui avait tout de suite plu. C'était infâme, mais elle ne parvenait pas à réagir en apprenant la nouvelle. Elle l'avait reçu comme on déballe une publicité, sans grand enthousiasme, sachant déjà ce qui se trouvera dans l'enveloppe. Une explosion chimique. Il ne restait rien de l'usine, et encore moins de Samuel.

*

Ce n'est pas parce que les services secrets américains, les cosmonautes soviétiques, les médecins et les philosophes s'intéressaient au yoga qu'elle s'était inscrite au cours du vendredi après-midi. Non, c'était encore ce maudit facteur. Il lui avait confié innocemment que cela avait fait un bien remarquable à ses voisines, et qu'elles s'en trouvaient toutes rajeunies, raffermies, bref, ravivées.

– C'est un art de vivre, vous savez. Une technique d'équilibre : l'harmonie entre l'esprit et le corps. Et puis, une fois la tête en bas, on prend le monde beaucoup moins au sérieux!, lui avait-il dit, entre deux factures.

Elle lui claqua la porte au nez. Encore quelqu'un qui se mêlait de son équilibre! Cela finit par l'enrager : elle décida de se renseigner sur cette révolution yogine qui avait contaminé le quartier. Pourtant, malgré toute sa mauvaise foi, Madame Blanchot fut contrainte de reconnaître que le yoga pouvait bien avoir quelques mérites. Elle fut surtout convaincue par l'idée que certains adeptes pouvaient contrôler le rythme de leur respiration et de leur circulation sanguine. Ainsi, certains prétendaient qu'il était possible d'atteindre le même ralentissement pratiqué par les cosmonautes pour respirer dans l'espace. La même technique dont on se servait, avait-elle lu, dans de nouvelles expériences chirurgicales à

température abaissée. Malgré certaines appréhensions donc, elle s'inscrivit à un cours, en caressant secrètement le rêve de se découvrir des capacités ou des ressources psychiques inespérées. Évidemment, ce ne fut pas le cas.

Au bout de trois mois, pendant lesquels elle avait studieusement assimilé certaines acrobaties de base comme la Salutation au soleil, le Cobra, la Sauterelle, l'Arc et d'autres postures renversées, tordues, détendues, etc., elle fut contrainte de s'avouer qu'elle ne réaliserait jamais l'exploit de contrôler sa respiration. Tous les bons conseils du professeur furent vains et elle maîtrisait assez mal le simple concept de « détente complète » qui, par une respiration rythmée lente, constituait en quelque sorte la première étape à franchir pour atteindre ce mystérieux palier.

– Mesdames, il s'agit ici d'un Art très sérieux que nous pratiquons. L'Art royal de la voie secrète. N'oubliez pas que le Yoga n'est pas donné à tous, il faut être apte à le recevoir. (Le professeur dit cela en faisant un geste de fleur renversée avec ses mains, les dépliant vers ses élèves comme s'il leur envoyait des pétales fanés.)

Cette exclusion acheva de la convaincre qu'une telle gymnastique était inutile, voire même nocive. Elle abandonna ses aspirations de cosmonaute et décida qu'elle avait subi son dernier cours. Au moment de partir, elle la vit – et cela changea tout. Passons sur les détails : ce qui lui déplut immédiatement chez cette femme, c'est son propre foulard jaune, qui pendait là, autour du cou de l'étrangère. Madame Blanchot lui sourit immédiatement, toutes dents sorties. L'autre ne se douta de rien, mais le foulard l'identifiait avant même qu'elle n'ouvre la bouche. Un signe familier que Madame Blanchot ne reconnut pas tout de suite, mais qui l'attira vers cette femme. Son foulard pendait au cou d'une étrangère et, entre elles, l'ombre menue de Samuel disparaissait sous le plancher avec un bruit de feuilles mortes.

Dans les vestiaires, elle scruta l'étrangère en jetant ses vêtements distraitemment dans un sac, puis lui sourit à nouveau de toutes ses dents, ce que l'autre ne vit sans doute pas. Mais Madame Blanchot ne la lâcha pas : elle la suivit dans le couloir menant à la piscine, jusqu'aux douches et aux vestiaires, où elle vit son foulard accroché avec négligence au crochet d'un casier. Elle fit comme l'autre, se déshabilla, enfilant à nouveau son maillot de yoga, qui ferait office de maillot de

bain, et, reproduisant avec soin chaque geste, rangea son sac dans un casier au hasard avant de se rendre aux douches. Elles se retrouvèrent enfin nez à nez. Madame Blanchot la regarda longuement, ne sachant que dire. En fait, elle voulait simplement la dévisager, essayer de la deviner le temps de ce regard pour rentrer chez elle satisfaite, sachant qu'il s'agissait bien de quelqu'un d'ordinaire – une femme comme les autres. Et pourtant, cela la dérangeait de penser qu'il l'avait sans doute aimée. Qu'avait bien pu faire cette femme pour gagner l'estime de Samuel, se mêler à sa vie, et ainsi, par cet intermédiaire, se retrouver aujourd'hui mêlée à la sienne ? Le foulard avait glissé du cou de l'une à l'autre sans se soucier de sa propriétaire.

Madame Blanchot commença par entretenir l'étrangère sur le yoga, présumant que son interlocutrice serait ouverte à un sujet de conversation aussi banal. Ce fut le cas. À sa plus grande stupéfaction, le contact fut naturel et presque agréable. Elles se quittèrent avec un certain enthousiasme et la promesse de se retrouver au cours la semaine suivante. Madame Blanchot ne fit pas l'effort de se baigner. Elle ne fit même pas semblant de vouloir se tremper, regardant l'autre nager depuis la baie vitrée qui s'offrait aux spectateurs, le corps-flotteur progressant lestement dans le couloir du bassin réservé aux athlètes. Ce qui la dérangeait le plus dans tout cela, c'était le foulard. À lui seul, il redessina tous les traits du défunt : sa surprenante capacité à se détacher de tout, à perdre, supprimer ou réorienter volontairement sa mémoire. Ce qu'elle aurait voulu qu'on lui raconte, c'est comment son foulard se trouvait au cou de cette femme. Comment Samuel aurait-il pu lâchement l'offrir à l'autre, ou encore l'oublier, l'égarer chez elle ? Comment expliquer une telle négligence ? Ce foulard qu'elle avait cherché partout, pour lequel elle avait remué toute la maison ? Comme cela, sans s'en rendre compte. Elle repensait aux absences de Samuel : réels troubles de mémoire, refoulement inconscient du présent, des choses qui composent notre univers, ou oublis volontaires, grève prolongée et sabotage généralisé de la fonction mémorielle ? Le besoin de se souvenir est un besoin d'adulte. Plus nous sommes jeunes, moins nous avons besoin de repères mémoriels, en tout cas pas de manière consciente. Nous devons ensuite apprendre qu'oublier est une gêne. Samuel n'a jamais été très bon élève.

Elle repensait aux poissons, ce qu'on croit savoir sur eux. En lisant davantage, elle apprit qu'ils possèdent en fait des réflexes, héritent d'instincts. Cela

la bouleversa de découvrir que les poissons jetables peuvent acquérir et améliorer, par entraînement, des réactions instinctives. Elle lut ailleurs qu'ils seraient même susceptibles de dressage. Elle se dit ainsi qu'elle n'avait sans doute pas dressé Samuel comme il le fallait. L'autre nageait dans l'eau lumineuse, avec vigueur, comme si elle se préparait pour une compétition.

*

Madame Blanchot revint donc la semaine suivante, puis celle d'après, et ainsi de suite, se rapprochant un peu plus de l'étrangère à chaque cours, l'accompagnait même jusque dans l'eau chlorée de la piscine communautaire, se baignant franchement, imbibée avec les autres – devenant, enfin, une véritable amie au sens moderne du terme (soit une personne que l'on fréquente rarement, mais dans le souci précis de créer des « liens », le plus souvent par commodité). Elle fit un jour le grand pas et l'invita, elle et son foulard, à venir prendre le thé à la maison. L'autre accepta, ne sachant quelle excuse inventer pour refuser. Ainsi, Madame Blanchot dut réaménager la maison de fond en comble : elle commença par décrocher et ranger toutes les photographies de Samuel, leur voyage de noces, leurs vacances à la montagne, à la mer, les lieux incontournables qu'il fallait fréquenter à Noël, pour Pâques, l'été, etc. Puis, elle rangea enfin les chaussures et les vêtements de Samuel qui pendaient toujours dans l'entrée, les stylos qu'il laissait traîner partout, et qu'elle affectionnait particulièrement depuis, ne pouvant se décider à les ranger ni même à les déplacer. La pile monstrueuse de vieux journaux qui s'amoncelaient dans le salon. Ses lunettes, posées sur la commode du vestibule. Le bonnet qui lui donnait des airs de lutin en hiver. Samuel Blanchot n'était pas très grand, on ne peut pas le nier. C'est vrai ce qu'on dit sur les petits maris : de nombreuses études démontrent que les hommes mesurant moins d'un mètre quatre-vingt-cinq souffrent d'un « complexe napoléonien de modéré à grave ». C'était aussi le cas de Samuel, mais elle ne lui en voulait pas, – cela lui donnait une sorte de fougue rageuse qui l'animait parfois, lui d'habitude si éteint. Elle se rappela qu'on leur chantait, petites, l'histoire d'une femme qui rôtiissait son mari de je-ne-sais-plus-quelle façon atroce parce qu'elle le trouvait trop petit. Cela leur faisait toujours très peur, et c'était bien la seule histoire dans laquelle une simple femme, et non pas une sorcière, les épouvantait. *Mon père m'a donné un mari, mon Dieu, quel homm'! Quel petit homme!*

Mon père m'a donné un mari, mon Dieu, quel homm', qu'il est petit ! D'une feuell' on fit son habit, je le perdis dans mon grand lit, j'pris la chandelle et le cherchis, le feu à la paillasse a pris ! Mon petit mari fut rôti, sur une assiette je le mis, le chat l'a pris pour une souris, au chat, au chat, c'est mon mari ! Pour me consoler je me dis, filles qui cherchez un mari, ne le prenez pas si petit !

*

Lorsque la maison fut nettoyée de toute trace du défunt et qu'elle eut fini de la déguiser pour masquer son absence, Madame Blanchot sortit la théière des grands jours et fit bouillir de l'eau en regardant la vapeur envahir la cuisine. Elle avait élaboré la stratégie suivante : elle l'interrogerait immédiatement sur sa famille, sa vie affective, en espérant que l'autre se confierait, révélant ainsi des détails qui conduiraient à Samuel. Elle était certainement au courant pour l'accident, et ne pourrait s'empêcher d'en parler, de raconter l'amant défunt. Madame Blanchot lui expliquerait alors qui était réellement Samuel, et le cortège des réponses et des conversations possibles défilait dans son esprit, à mesure que sifflait la bouilloire et que montaient l'angoisse et la vapeur. Pourtant, l'heure venue, l'autre se montra particulièrement détendue et aimable. Le thé délia la langue de la maîtresse, qui ne tarda pas à expliquer, avec beaucoup de fierté, qu'elle avait deux enfants. Elle lui en parla longuement, disposant des photos de sa progéniture sur la table, mais ne parla pas de son mari, laissant entendre qu'elle n'en avait pas ou plus. Bien entendu, poursuivit l'autre, les enfants ont déménagé ; ils ont leur vie maintenant. C'est vrai, elle s'ennuyait, et c'est ce qui l'avait poussée à suivre le cours. Ce n'est plus si facile de se faire des amis à notre âge. Madame Blanchot esquissa faiblement un sourire et hocha de la tête gravement lorsque l'autre lui expliqua que le yoga en soi ne l'intéressait pas vraiment, mais on lui en avait dit le plus grand bien, et puis, ça permettait de garder la forme...

Évidemment, l'autre portait le foulard. Le contraire aurait été décevant ; c'était ce qui les avait immédiatement liées, ce qui avait poussé Madame Blanchot vers elle. Le souvenir miraculeusement retrouvé d'un oubli de Samuel ; une trace inattendue, vestige subitement révélé par le cou étranger. Ainsi, elle commençait presque à ressentir de l'amour pour cette femme, puisque cela la rapprochait de

Samuel. Elles avaient toutes deux séjourné dans le même aquarium, avaient bu de la même eau et goûté à la même mémoire liquide. Quand la sonnerie de la porte les interrompit, elle ne pensa pas tout de suite à lui. Elle ne put cacher sa déception, non pas qu'elle attendait quelqu'un, mais elle aurait préféré voir n'importe qui sauf lui.

– Vous attendiez quelqu'un d'autre, votre mari peut-être ?

Madame Blanchot saisit son courrier avec un geste farouche et lui claqua la porte au nez. L'autre assista à la scène, visiblement gênée, puis se leva, sentant qu'il était temps de partir. Elle ramassa les photos avec hâte, surprise de la réaction de Madame Blanchot, qu'elle estimait beaucoup, – une dame apparemment élégante et équilibrée. Cette dernière bafouilla des excuses sans grande conviction : l'hypertension, les nerfs fragiles, les médicaments, le yoga. L'autre accepta volontiers l'explication et, avec une nouvelle sollicitude, lui fit des adieux chaleureux. Pour la première fois, elles s'embrassèrent comme de vieilles amies, – non pas sans un certain malaise, mais dans un véritable geste de reconnaissance d'une condition mutuelle. Elles se donnèrent rendez-vous à la piscine la semaine suivante. Dans toute cette agitation, le foulard jaune fut oublié sur la table. Madame Blanchot triomphait. Elle eut l'impression, un bref instant, que Samuel était enfin rentré à la maison après un long voyage. Elle le sentait, s'accrochant à ses talons comme jamais il ne l'avait fait auparavant. Elle le tenait maintenant, elle pouvait au moins dire cela.

Regardant l'amie partir, Madame Blanchot se dit qu'elle voudrait la détester, mais qu'elle avait de la tisane qui lui coulait dans les veines. Le lendemain, elle subirait l'irruption habituelle du facteur. Elle lui claquerait la porte au nez comme d'habitude, mais il reviendrait.